

Dans le labyrinthe...

In the labyrinth...

●● Entretien entre Cécile Ladjali*, professeur de lettres, et Bruno Verrecchia**, pédopsychiatre

Bruno Verrecchia. Chère Cécile Ladjali, nous rencontrons l'un et l'autre des adolescents dont beaucoup sont en grande difficulté au regard d'un certain handicap socioculturel, d'un mal-être existentiel, voire de franches pathologies. Vous êtes pédagogue, vous enseignez les lettres dans un lycée de la banlieue parisienne. Les psychiatres et pédopsychiatres que nous sommes exercent en milieu urbain, suburbain ou rural. Quels que soient l'orientation de nos pratiques et les cadres divers dans lesquels elles se déploient, nous ne pouvons plus ignorer l'importance de l'impact des NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication) et des médias télévisuels et radiophoniques dans nos approches cliniques ou pédagogiques.

Je partirai d'un constat, qui peut sans doute nous être commun : celui d'un monde au sein duquel nous sommes confrontés, tant dans la relation pédagogique que dans la relation thérapeutique, à une certaine dévastation du langage, d'un monde où les mots semblent avoir perdu leur "poids d'être", leur profondeur ontologique, où la communication entre les individus s'effectue sur un mode ubiquitaire et diffus et selon une temporalité de l'immédiateté occultant tout rapport de transcendance à un logos plus originel. Le langage n'est plus alors qu'un mode de communication à visée essentiellement pragmatique, une langue qui ne parle plus, où les mots se réduisent parfois à des borborygmes... À cela s'ajoute une profonde mutation des modèles parentaux avec parfois un franc désarroi des parents d'aujourd'hui dans une société d'adultes pourtant à l'affût des signes de malaise de leurs nouveaux teenagers.

On est frappé de voir combien le monde ambiant dans lequel nous sommes immergés avec eux peut affecter leur être-au-monde, déterminer leurs comportements, leurs modes d'expression, au point de mutiler des possibilités d'existence plus authentiques. Nous aurions envie de leur dire : "En toi, plus que toi ! En toi il y a plus que tu ne penses !"

Face au dépérissement des mots, "ces grains de vie" comme dit le poète Saint-Pol-Roux, la première urgence ne serait-elle pas d'avoir le souci des mots ? "Le mot se meurt, il faut le 'vivantier', si nous voulons qu'il fasse encore des enfants", nous dit le même poète.

La poésie et, plus largement, la place de la culture me semble constituer un formidable levier, un puissant levain pour ressourcer une parole et une pensée atrophiées par la tyrannie du "tout-numérique". Face à de tels enjeux, thérapeutes, pédagogues, éducateurs et parents ont tout intérêt à se tenir la main pour édifier ensemble un "soin culturel" et permettre l'avènement

d'une authentique "culture du soin", au double sens subjectif et objectif de ce génitif...

Cécile Ladjali. De ce que vous venez de dire, je retiens l'image de Saint-Pol-Roux et des "graines" que sont les mots aux racines du langage. Il y a la graine-mot; les racines-mémoires; le troncsyntaxe; les branches-vocabulaires; et l'air qui passe dans ces ramifications de verdure, que l'on pourrait nommer "liberté". Liberté des hommes, proportionnellement égale aux mots dont ils disposeront pour s'affranchir de bien des jougs.

L'image qu'a choisie le poète nous apprend aussi que la survie de l'espèce tient à sa capacité à parler et à se différencier de l'animal – "L'homme est un animal [mais] doué de langage", écrivait Aristote dans la *Politique*. Sans les mots: pulsions, destruction, barbarie. Vous évoquiez les "borborygmes", qui sont les onomatopées des barbares qu'évoque Platon quand il décrit ceux qui ne possèdent pas le langage normé, civilisé de la Cité (*polis*).

Quitte à forcer un peu le trait, je dirais que la cité, avec un petit *c* cette fois-ci, la banlieue suburbaine aux portes de la Cité (une grande ville chargée de culture, de mouvements, comme Paris par exemple) est une terre laissée en friche où rien ne pousse. Paysage galeux. Désert vide de repères, où ne fleurissent que l'ennui et la frustration.

Et demain, les élèves, qui rencontrent déjà aujourd'hui tant de difficultés à formuler, à développer une argumentation, un raisonnement logique, à tenir le fil d'une phrase jusqu'au bout, seront-ils capables de transmettre une langue digne de ce nom à leurs enfants ? Rien n'est moins sûr... (Je ne sais plus quel philosophe disait que la question qu'il fallait se poser n'était pas : "Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ?" mais plutôt : "quel monde nos enfants vont-ils nous laisser ?").

Cette incapacité du parent à dialoguer avec l'enfant est terrible, quand on sait ce que les questions des enfants contiennent comme vertigineuses énigmes : "Qui a créé le monde ?", "Il y a combien de grains de sable sur une plage ?", "Pourquoi l'eau est-elle salée ?", "Pourquoi les hommes n'ont pas d'enfants ?", "Pourquoi est-ce qu'on a tué les Juifs ?", "Qu'est-ce qu'ils avaient fait ?" Les enfants sont des sphinx, et les Œdipes que nous sommes ont intérêt à trouver les mots justes, sinon... (voir *Œdipe roi*, Sophocle).

Il faudrait de façon urgente herboriser parmi les classes, c'est-à-dire recueillir les savoirs déjà présents chez les élèves, et instiller à ces germes des ferments, des fortifiants : mots, images, musiques. Quitter le ghetto et aller avec eux dans la Cité pour contempler tableaux, sculptures, monuments (qui sont la mémoire – *monere*). Travailler à cette mémoire pour faire des

* Lycée Louise-Michel, Bobigny ; La Sorbonne nouvelle.

** Service universitaire de pédopsychiatrie, CHU de Brest, Bohars.

élèves des héritiers qui se sentiront légitimes dans cet accès à un héritage et à une culture communs. Car ils ne se considèrent pas comme tels, et c'est pour cette raison que leur rapport à la culture et à la beauté est si problématique : ils croient qu'ils n'ont pas le droit d'embrasser de telles réalités.

Un mauvais vent a soufflé sur leur conscience et leur a signifié que la culture dite "classique", "humaniste" n'était pas pour eux. Ils ont sans doute trouvé dans ces propos une légitimité à une certaine paresse, à leur abdication. La démagogie a cautionné leur démission, qui devient celle des adultes.

Violence verbale, incapacité à aller vers l'autre et à revenir à soi, quand la frustration est telle, alors, oui, le "soin" peut venir de la culture. Se soigner par et avec les mots, les *belles choses*, parce que la violence vient souvent du manque, du vide et de l'absence de lien. Le lien ontologique entre les hommes est le langage. On en revient toujours à lui.

Mais attention : la beauté peut être agressive et ne pas relever immédiatement de la thérapie. Un poème peut bouleverser à l'instar d'un tableau de Bosch ou de Goya, comme peut le faire aussi une messe de Schubert. Et cette violence va de pair, il me semble, avec une certaine expérience de la gratuité, que vous évoquiez aussi il y a un instant. La gratuité (la grâce, au sens étymologique du mot), le silence, la lenteur sont des valeurs magnifiques, très éloignées de nos consciences contemporaines, de celles des enfants comme de celles des adultes. Les leur imposer, c'est les violenter.

Oui, il y a "plus que toi", "plus que tu ne penses", mais ce "plus", cette conscience d'un débordement, ce corps à corps avec le luxe qui fait la profondeur de notre vie d'homme ou de femme, on ne l'accomplit qu'avec les mots et notre capacité à formuler. Cette richesse, on en décide, on la construit au gré du fil verbal que l'on dévide. Un fil comme celui d'Ariane, parce que le labyrinthe, c'est le monde sans signes et sans communication. Le monstre, c'est le silence et la violence inimaginable que cette forme d'autisme engendre quand on ne se comprend pas.

J'utilise perfidement les images du labyrinthe et du Minotaure pour laisser répondre le psychiatre que vous êtes.

Bruno Verrecchia. Nous sommes tous dans le labyrinthe ! Et la figure du Minotaure ne saurait être plus emblématique de notre modernité confrontée aux chimères génétiques ! Le Minotaure est en effet une chimère génétique éminente issue d'un mortel et d'un animal. Le clonage, du moins dans ses perspectives non thérapeutiques, et certaines manipulations génétiques des plus fantaisistes en sont l'éclatante illustration. Récemment une équipe de chercheurs a créé des porcs phosphorescents ! C'est intéressant... On peut imaginer que, bientôt, un promoteur créera un parc d'attractions original pour les enfants, un parc de monstres précisément ! Regardez déjà l'évolution des magasins de jouets ; je suis surpris parfois de la laideur ou de l'incongruité de certains jouets : robots froids et violents, tyrannosaures, poupées effrayantes déféquant, urinant et émettant des borbyrgmes ! Les monstres sont omniprésents dans cet univers de jeu proposé à l'imaginaire des enfants. Ce qui me frappe dans cette évolution, c'est l'absence de lien vivant, humain, l'absence

de dimension symbolique dans cet univers cru, désenchanté et mécanique, laissant peu de place à la parole, à l'histoire, au conte. Alors, oui, le Minotaure est parmi nous, ce monstre aphasique et violent dont vous parlez et qui erre dans le labyrinthe d'un monde barbare précisément. Mais quid du fil d'Ariane ? Où est Ariane, où est Thésée ? Thésée, qui me semble être le héros humain par excellence, issu d'une femme, d'un père mortel et du dieu Poséidon – je le formule ainsi à dessein, afin de montrer ici la place du tiers, du transcendant ou du divin, comme on voudra, dans toute constitution symbolique subjective (on n'est jamais enfant de seulement deux géniteurs !) ; il apparaît donc comme le mortel ayant rapport à la transcendance, il tient le "fil verbal" d'Ariane, comme vous dites, c'est un être de parole, et qui pourtant manquera à sa parole, selon certaines lectures de ce mythe, en oubliant Ariane sur une plage... Mais on peut avoir quelques doutes puisque Dionysos est passé par là. Thésée a pour ambition de sauver les adolescents sacrifiés de la Polis athénienne – c'est le lourd tribut à payer pour une défaite, cette capitulation des Athéniens, assujettis dès lors à la barbarie de Minos –, funestes destins d'adolescents. Thésée s'insurge et se lance, il combat ; il nous déconcerte aussi par sa distraction en oubliant de changer la voile noire de son embarcation ; il a vaincu le Minotaure, mais revient bardé d'actes manqués vers la rive de son père Égée. Quelle richesse dans les interprétations inépuisables de ce mythe ! Chacun reste libre de ses rêveries et de ses ferveurs : c'est toute la différence avec un "monde" qui impose ses fictions et ses modes de jouissance. Aujourd'hui, c'est la science-fiction qui domine, au détriment des mythes fondateurs des civilisations ; inutile de revenir ici sur la place et la fonction du sacré...

Mais qui est donc le Dédale de notre labyrinthe ? Quel est le commanditaire ? Y en a-t-il même un ? Ce labyrinthe, c'est notre "utopie" où nous ne séjournons plus, où nous n'habitons plus ; c'est une utopie qui a perdu son lieu, son site, son site de parole précisément, c'est le dispositif au sens du *Gestell* heideggerien, dispositif qui nous somme de fonctionner, et non de parler, qui nous arraisonne, nous et la nature, au projet métaphysique de maîtrise totale d'un monde où il n'y a plus de séjour possible. Vous évoquez aussi l'œdipe ; d'aucuns diront qu'il n'est plus très coté aujourd'hui, tant nous vivons dans un monde préférant le zapping pur et simple à l'élaboration du conflit. On a pu, ici ou là, diagnostiquer un certain déclin de l'œdipe au bénéfice de nouveaux paradigmes, de "nouvelles personnalités" non structurées sur le modèle freudien classique ; tout cela reste encore en grande discussion dans le monde "psy". En tout cas, le mythe d'Ariane, que vous convoquez, me semble être de pleine actualité, mais, encore une fois, qui sont les Thésées ? Les Arianes ? Entre Gaïa et Ouranos, la science envoie la fusée *Ariane*... Ce n'est plus le même fil... Dans ce labyrinthe, si quelque Thésée erre aujourd'hui, il est à espérer que la fumée du cigare du père Freud lui permettra d'en trouver la sortie ! Mais, encore une fois, comment survivre dans ce labyrinthe sans le fil d'Ariane ? Il faudrait aussi porter notre regard sur ce couple en tant que tel : je pense, entre autres choses, aux interprétations jungiennes ; si Thésée est la nouvelle figure patriarcale d'Athènes, le Minotaure quant à lui symboliserait la

décadence d'une Crète matriarcale¹ ; quant au labyrinthe, il serait précisément associé à la représentation déroutante de l'univers de la conscience matriarcale, dont tout homme doit s'affranchir pour advenir en tant que tel et donc pour être capable de nouer de véritables relations avec les femmes.

Dans notre monde, où les stars ont remplacé les étoiles, comment ouvrir les enfants et les adolescents à cette culture classique que vous louez si magnifiquement ? Quels sont finalement les présupposés ou les "incontournables" qui peuvent fonder une telle position subjective pédagogique, voire thérapeutique ?

Cécile Ladjali. Je suis, en effet, frappée par la difficulté qu'ont les élèves à aller vers l'abstraction, à se jeter dans l'interprétation symbolique. C'est, une fois encore, le manque de mots qui rend le décodage impossible. Mais il n'y a pas que cela. Ils évoluent dans un monde qui, comme vous le dites, impose ses fictions et interdit à la conscience d'inventer les siennes. Big Brother n'est pas bien loin, et l'idée (que G. Orwell traite) selon laquelle les livres sont dangereux est plus que jamais d'actualité. Mais qui encourage cette croyance ? Parfois ceux qui ont quantité de livres dans leur bibliothèque, ceux qui ont eu accès à la plus haute culture humaniste et qui savent que le pouvoir appartient à ceux qui ont les mots (voilà la monstruosité de la Polis dont vous parliez). Avoir les mots, c'est pouvoir convaincre et, le cas échéant, manipuler les consciences plus faibles. Guerre des mondes, guerre des mots. Les riches de mots, les pauvres du langage. Le monde est ainsi scindé, clivé aujourd'hui. Je crois encore plus à ce hiatus qu'au hiatus économique. L'école, l'utopie qu'est l'école de la République, considère, en revanche, chaque enfant comme également riche face à une œuvre et à l'enrichissement de l'être auquel celle-ci va contribuer. Par ailleurs, le tiers, qui trouve sa place dans toute construction symbolique, peut être le professeur, truchement entre la conscience en formation et l'œuvre d'art qui élèvera cette conscience. Les enfants qui vivent dans le gris, dans l'absence de croyance, recherchent l'éblouissement. Ce qui fonde l'humanité, d'après Aristote, avant le langage même, c'est la capacité d'"étonnement". L'élève recherche le tonnerre. L'adolescent s'ennuie beaucoup, subit une torpeur liée à son âge et, parfois, à son milieu (on imagine sans peine la grisaille du tableau où évoluent les enfants des quartiers), et il n'est pas insensible à la parole d'un maître enthousiaste, à la gageure d'un cours qui visera l'excellence à laquelle on lui a dit si souvent qu'il ne pouvait accéder. Les enfants ont l'intuition de la beauté. Ils la recherchent, même si "tout ange est terrifiant", comme l'écrit R.M. Rilke. Cet effroi du beau est l'une des raisons pour lesquelles une conscience qui a peur de se perdre ne va pas spontanément vers la difficulté. Car tout ce qui est beau est très difficile, et on a fini par croire, au gré des chimères véhiculées par nos mythologies modernes, que l'on pouvait tout obtenir très vite. Dure est la chute quand les élèves se rendent compte que le monde est d'une intransigeance terrible. Dure est la rencontre avec les adultes qui ont fait preuve de démagogie. Un élève fera toujours payer très cher à un enseignant une démarche démagogue. Il faut

résister au chant des sirènes du relativisme culturel, imposer des hiérarchies, dire que tout ne se vaut pas, qu'une symphonie de Mozart n'est pas la même chose qu'un morceau de rap, qu'un tableau de Vinci n'est pas comparable à une affiche publicitaire (et A. Warhol ne me fera pas dire le contraire). C'est en nommant les choses, les principes, le réel, avec les mots qui les désignent, et cela sans détours, sans ambages (ceux qui commandent la mauvaise conscience), que l'on rendra aux élèves le plus grand service. Il en va de notre honnêteté intellectuelle d'adultes responsables. Nous savons que tout ne se vaut pas, que les codes et leur maîtrise sont à l'origine de notre liberté. Liberté de comprendre, dire, se dire, formuler, liberté de l'individu qui avance serein, posé, dans un monde où il faut pouvoir nommer, différencier, inventer, créer. En tant qu'écrivain, je sais que c'est en créant, en nommant, que l'on acquiert une prise sur le monde et sur soi-même. Écrire, c'est s'inventer pour ne pas laisser aux autres le pouvoir de le faire à notre place (et, ainsi, tuer le père et la mère en naissant de soi-même, de sa propre tête et non d'un ventre !). Le désarroi des élèves vient souvent de leur impuissance à formuler et de la certitude qu'ils sont alors les dupes de ceux qui ont les mots et qui ont plus ou moins sciemment œuvré pour les maintenir dans leur nuit. Je veux qu'ils sortent de la nuit du labyrinthe. Tuer le père n'est plus une chose à la mode, et Œdipe n'a plus bonne presse...

Mais le père, c'est aussi l'héritage, la tradition. Cette paternité-là, en revanche, les élèves la refusent. Elle les impressionne, et ils choisissent de se détourner de Cronos, de ce père de l'histoire dévorant ses enfants. H. Arendt nous dit qu'être maître, c'est être nécessairement "réactionnaire". Mais l'idée (même si elle est celle d'un génie) ne passe pas ! Pourtant, quand on enseigne le présent, qu'on tente d'envisager l'avenir, on ne peut pas se couper du passé. C'est le bon sens ! Je sais cependant qu'il existe des enseignants pensant qu'ils auront une attitude condescendante, "néocolonialiste" s'ils parlent d'un passé mémorial aux élèves. Mais le classique est profond, universel, généreux, englobant. Il accueille tous les élèves. Il les révèle à eux-mêmes et les aide à comprendre leur particularité, leur idiosyncrasie. Et en ce qui concerne le métissage, les origines doubles, triples (que sais-je ?) des élèves, je constate que, pour ce qui est du langage et de l'histoire, ceux-ci ne parlent correctement ni le français ni la langue de leurs ancêtres et qu'ils ne connaissent pas plus l'histoire de leur pays que celle de la France. Puisque je construis sur le vide, il ne me reste qu'à bâtir pour eux une demeure qui les protégera le mieux possible des agressions du monde. Un labyrinthe où le monstre de la démagogie ne sommeillera pas.

Bruno Verrecchia. Il me semble qu'il y a une apparente contradiction dans votre propos : vous soulignez l'importance d'"avoir les mots", d'acquérir la capacité de formuler pour dire, pour se construire et nouer des relations humaines avec autrui, mais, en même temps, vous évoquez en filigrane l'usage que certaines élites feraient de cette richesse pour davantage asseoir leur pouvoir. Y aurait-il alors un mésusage possible de la culture et de la parole ? Et s'agit-il, dans ces deux postures, du même rapport à la langue ? Comment concevoir que celui qui a été touché, voire transformé,

¹ Jung CG et al. L'Homme et ses Symboles. Paris : Robert Laffont.

par la puissance d'un poème, d'une œuvre d'art, ne puisse pas faire œuvre de transmission pour permettre aux jeunes de faire leurs premiers pas vers les vrais chemins de leur propre et singulière liberté? Ce consternant constat me paraît faire écho à ce "paradoxe inadmissible de la culture et de la barbarie" que vous évoquez dans votre dialogue avec votre ami G. Steiner, à la "transcendance de toute éthique dans le génie poétique"²...

Cécile Ladjali. Citer G. Steiner à ce moment de l'entretien nous permet d'aller plus loin et de redire à quel point le pouvoir appartient à ceux qui ont les mots. Conscients de leur pouvoir, les nantis du langage ont parfois intérêt à ce que les choses restent en place: si, face à eux, les plus faibles n'ont pas les mots suffisants, n'ont pas accès à la culture, à ses codes, ne sont pas capables de déchiffrer les sous-entendus, les discours implicites, les symboles; en un mot, s'il existe des pauvres de mots qui sont incapables d'aller vers l'abstraction, ces consciences, extrêmement vulnérables, seront manipulables et pourront être dominées. Le phénomène n'est pas toujours conscient chez ceux qui veulent maintenir les plus démunis dans leurs ghettos linguistiques. On l'a déjà dit, leurs arguments sont truffés de mots allant dans le sens de la compassion, de l'empathie, alors qu'il ne s'agit que de condescendance. Vous savez ce qu'on dit: "L'enfer est pavé de bonnes intentions"! Et les barbares, dans les années 1940, en Allemagne, étaient allés à l'école de Shakespeare et de Goethe. Les livres lus, les concerts écoutés, les tableaux de maîtres contemplés ne les ont pas empêchés d'organiser des autodafés ni de brûler des gens. La culture n'a pas empêché la barbarie. Pour répondre très précisément à votre question, quand on a été touché par une œuvre, on peut être à un tel point conscient du pouvoir de celle-ci qu'on n'a peut-être pas envie de le donner, de donner cette puissance. Les nazis savaient le pouvoir de certains livres, qu'ils ont estampillés *entertete*, "dégénérés", et ils les ont brûlés. L'élite se définit comme telle par rapport à une masse inerte et majoritaire. Et notre monde est un monde terriblement cruel, car c'est un monde de reproduction des élites. On ne trouve pas sa place sans mots, sans culture, mais les choses sont mises en place pour nous faire croire le contraire. Face à la vitesse, aux images divulguées par la télévision, les enfants sont maintenus dans une illusion redoutable. Ils pensent que tout peut être acquis tout de suite. L'école de la vie les fait vite déchanter, et c'est ce retour à la réalité qui les fait prononcer des discours aigres et désespérés. Ils ne comprennent pas ce que les adultes leur disent, parce que le message est contradictoire. Prenez l'exemple de *Nouvelle star*, cette émission télévisée très grand public. (J'ai un peu honte de prendre cet exemple, mais il est emblématique du paradoxe que je veux mettre en lumière.) L'histoire nous dit qu'on peut devenir riche et célèbre du jour au lendemain en n'ayant fait qu'une chose depuis sa naissance: chanter sous la douche. Mais le jury prend des poses, des mines, entame des logorrhées parfois humiliantes à l'endroit des candidats, pour finir par ressembler à un jury de concours très académique (je parle de la forme, de l'aspect

théâtral des choses, évidemment, mais il y a quelque chose de très histrionique dans un jury d'agrégation, vous savez!). Ce dispositif est épouvantable: il sacre quelques talents qui n'entretiennent aucun rapport avec un principe humaniste quelconque et humilie l'humain en le disqualifiant. L'élite (le jury) manipule les pauvres hères suspendus à un jugement de pacotille qui fera un heureux et mille frustrés. J'ajouterai une chose: un soir, je regardais cette horreur et je tombe par hasard sur une séquence d'élimination des candidats: il y avait trois chambres, la A, la B, la C. Et on avait entassé dix personnes par chambre. Un membre du jury passait et appelait des noms. Le verdict tombait. Élimination. Les gamins s'effondraient. Cela ne vous fait pas penser à quelque chose?

Bruno Verrecchia. Vous pensez très certainement aux abominations des exterminations nazies. Mais, toutes proportions gardées, il est des façons beaucoup plus insidieuses d'"exterminer" l'autre. Je pense notamment à une autre émission particulièrement perverse: *Le Maillon faible*, où tout le jeu consiste à éliminer l'autre, non pas en fonction seulement de ses performances objectives, mais selon un vote collectif dont l'issue est l'élimination humiliante de l'autre dont on ne veut plus. Une autre émission, *Y'a que la vérité qui compte*, soumet quelquefois des jeunes gens à de cuisants revers affectifs devant des millions de téléspectateurs; je me demande comment ces expériences traumatisantes peuvent être métabolisées ensuite. Tout se passe aujourd'hui comme si tout être humain pouvait, sans limites, disposer librement de lui-même, quitte à bafouer l'essence même de l'humain. Que nos institutions ferment complaisamment les yeux sur ces faits peut nous inquiéter quant aux valeurs et aux espoirs que nous essayons de transmettre à nos adolescents, à leurs parents... Mais, comme disait je crois E. Jünger, l'apocalypse serait-elle pour demain, cela ne m'empêcherait pas de planter un arbre aujourd'hui.

Cécile Ladjali et Bruno Verrecchia. En guise de conclusion, provisoire, risquons ici quelques propositions:

- ▶ Refuser de sombrer dans un nihilisme complaisant, ne pas s'adonner à la déploration;
- ▶ S'efforcer de redonner à la parole ses vertus insurrectionnelles, créatrices et soignantes!
- ▶ Grâce à cette parole retrouvée, permettre aux "ghettoisés" de la culture d'accéder tout à la fois à une estime de soi et à une reconnaissance plus authentique de l'altérité. ■

Cécile Ladjali est essayiste, professeur de lettres et écrivain. Elle a publié Mauvaise langue aux éditions du Seuil en 2007, prix Fémina pour la défense de la langue française. Elle a écrit, en 2003, Éloge de la transmission, entretien avec Georges Steiner, aux éditions Albin Michel. Ses romans sont publiés aux éditions Actes Sud: Les Souffleurs en 2004, La Chapelle Ajax en 2005, Louis et la Jeune Fille en 2006 et, tout récemment, en mars 2008, Les Vies d'Emily Pearl.

À paraître chez Actes Sud: Hamlet/Électre, création William Mesguish, saison 2009. Cette pièce ayant pour sujet le conflit israélo-palestinien fera l'objet, entre autres choses, d'un nouveau dialogue entre théâtre et psychiatrie.

² Steiner G, Ladjali C. Éloge de la transmission. Le Maître et l'Élève. Paris: Albin Michel, 2003:89-90.